Document généré le 29 jan. 2025 22:12

Séquences
La revue de cinéma

Jean-Claude Labrecque — Infiniment Québec
Leçon d'histoire

Francine Laurendeau

Numéro 251, novembre–décembre 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/47406ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laurendeau, F. (2007). Jean-Claude Labrecque — Infiniment Québec : leçon d'histoire. *Séquences*, (251), 14–15.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN-CLAUDE LABRECQUE | INFINIMENT QUÉBEC

LEÇON D'HISTOIRE

« Le Fonds d'archives du Séminaire de Québec au Musée de la civilisation fera désormais partie du registre Mémoire du monde *de l'Unesco. Il témoigne de la migration, de l'implantation, de la continuité et du rayonnement de la culture française ainsi que de la spiritualité catholique en Amérique du Nord », pouvait-on lire en juin dernier dans* Le Soleil.

FRANCINE LAURENDEAU

Québec, du 11 au 21 juin 2007. C'est la troisième période de tournage du long métrage documentaire de Jean-Claude Labrecque qui devait, au départ, s'intituler **Québec intra-muros**. Cette formulation ayant été jugée trop exclusive, le titre de travail sera donc, jusqu'à nouvel ordre, **Infiniment Québec**. Sauf quelques plans captés par le réalisateur avec une petite caméra numérique (cette même caméra qu'il a utilisée pour son film **À hauteur d'homme**), il s'agit d'un film tourné en 35 mm. Pourquoi ce choix ? « Parce que, dit Jean-Claude Labrecque, ce film sera d'abord diffusé en salle. Et les postes de télévision étant aujourd'hui de haute définition, il faut que les films suivent. Le 35 mm dure longtemps et émet une texture plus près de la vie qu'elle reproduit en

Jean-Claude Labrecque et François Gamache sur les toits de l'Hôtel-Dieu de Québec

deux dimensions, tandis qu'avec les nouvelles techniques, il n'y a pas de distanciation, pas de profondeur, tout est également net, comme plastifié. C'est tellement vrai qu'on a dû inventer le "film look". Mais ce format est exigeant. Il faut manipuler une caméra lourde et tout un chargement de moteurs, d'objectifs, de chargeurs. Normalement, le caméraman a au moins deux assistants, sinon trois. Je n'en ai qu'un. Pour ce tournage-ci, c'est François Gamache, qui se tire très bien d'affaire mais tout le monde doit y mettre du sien, à commencer par mon assistante à la réalisation Valérie Lavoie, fille de Richard, petite-fille d'Herménégilde. J'aurai connu la dynastie. »

Le réalisateur est enchanté de l'accueil que reçoit son projet. « Les gens de Québec croient au film et m'offrent leur collaboration. Il y a eu jusqu'à maintenant deux périodes de tournage, l'une en février, l'autre en mars. Pendant le tournage d'hiver, je voulais des plans circulaires de Québec : la direction du Château Frontenac m'a largement facilité les choses en faisant enlever les douze fenêtres du quatorzième étage. Et je reçois de précieux conseils. Parmi ces "conseillers", il y a Yves Beauregard directeur de *Séquences* et Jean-Marie Lebel de la revue d'histoire *Cap-aux-Diamants*. Ou encore le photographe Claudel qui photographie Québec depuis des années et qui s'apprête d'ailleurs à lancer un livre : *L'Âme de Québec*. »

« C'est difficile de tourner un archéologue qui essuie un fragment de vaisselle avec un petit pinceau, c'est comme tourner une fleur qui pousse »

Ces jours-ci, on tourne dans les réserves muséales. Les toiles sont accrochées sur des treillis à des murs amovibles que l'on fait coulisser. Dans les quatre principaux musées de Québec, on va filmer des estampes, des peintures, des plans, des manuscrits (notamment de Louis XIV et de la reine Victoria), des photos. Quatre siècles défilent devant nous et, à travers l'iconographie, on découvre la ville depuis ses débuts. Des œuvres, des documents auxquels le public n'a pas accès. C'est impressionnant. Autre curiosité de ce tournage : la séquence de pixilation. Par une belle soirée d'été, de 18 heures à la tombée de la nuit, la caméra installée dans la cour du Petit Séminaire va filmer, image par image, les ombres qui défilent sur la blancheur éclatante des murs chaulés. Dans ce lieu historique, berceau de l'instruction en Amérique du Nord, l'équipe de tournage, recueillie, contemple l'étrange ballet qui ne se révèlera qu'en projection.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Il ne faut pas être en proie au vertige pour accompagner le cinéaste et sa suite sur

La caméra tourne en pixilation dans la cour du Petit Séminaire

Photographe de plateau : Yan Turcotte

Jean-Claude Labrecque et François Gamache à bord de la grue au-dessus des fouilles archéologiques

Accrochage d'un tableau dans une réserve muséale

les toits. Un peu comme les toits de Paris, ceux du Vieux-Québec sont d'un pittoresque enchanteur. En pente douce ou pointus, toits de tuiles, d'ardoise ou de tôle, avec clochetons, lucarnes, gouttières ou campaniles, ils charment le regard. Mais ils constituent également des postes d'observation inédits. Du toit de l'Auberge de jeunesse (officiellement le Centre international de séjour de Québec), on a un point de vue intéressant sur la Porte Saint-Louis et la rue Sainte-Ursule. Du toit de l'ancien bureau de poste (officiellement l'Édifice Louis-S.-Saint-Laurent) et du toit de l'Hôtel-Dieu, on découvre des aspects inattendus de la ville. Mais c'est sur le toit d'un immeuble privé donnant sur les quais que sera tournée une belle complainte composée et interprétée à l'accordéon par Lucie Cauchon. Appréhendant les bruits de la ville, on a prévu un *play-back* et préalablement enregistré la pièce dans la tranquillité d'un parc. Donc, nous sommes sur les toits. Pour avoir les Remparts du Vieux-Québec comme toile de fond, le réalisateur a fait installer la jeune musicienne en équilibre précaire sur un escabeau. On attend le coucher du soleil, l'heure bleue. Chacun retient son souffle et le preneur de son se concentre. Malgré l'inconfort de son perchoir, Lucie interprète sa complainte avec aisance, autant de fois qu'on le lui demande. L'auditoire est ému et le preneur de son jubile : « C'est parfait, on n'aura pas besoin d'aller en *play-back* ! »

Labrecque vient de Québec, il connaît la ville par cœur et s'amuse à filmer des curiosités, comme ce vieil orme dont les racines sortant de terre enserrent un boulet de canon. C'est dans la rue Saint-Louis, près de la Maison Péan. Nul ne peut affirmer avec certitude que ce boulet remonte à la guerre de la Conquête, en 1759, mais on peut toujours rêver. Et la position insolite du projectile étonne les badauds.

Autre singularité de Québec : les escaliers. Il ne s'agit pas ici des escaliers extérieurs des maisons comme à Montréal. Mais de véritables raccourcis piétonniers entre les niveaux de cette ville tout en côtes. Escalier des Remparts, escalier du Cap Blanc, escalier du Faubourg, escalier Casse-Cou, escalier Frontenac, escalier Charles-Baillairgé, escalier des Glacis, escalier Saint-Augustin, tous s'élancent vers les hauteurs et c'est sous cet angle que le directeur photo les capte.

Détruit par deux incendies, le château Saint-Louis fut construit pour y loger Samuel de Champlain et les gouverneurs de la Nouvelle-France qui lui ont succédé. Des fouilles archéologiques sous la terrasse Dufferin ont mis à jour des vestiges des dépendances du château. En creusant, on a mis à jour des caves voûtées et les archéologues inventorient des carcasses d'animaux, des reliefs de repas, des pièces de fine verrerie. Jean-Claude Labrecque tenait à filmer cet événement historique. « Mais, explique-t-il, c'est difficile de tourner un archéologue qui essuie un fragment de vaisselle avec un petit pinceau, c'est comme tourner une fleur qui pousse. J'aurai d'abord une approche physique des lieux pour situer les voûtes par rapport à la terrasse et au château Frontenac. Je ferai un plan en extrême plongée pour voir l'ensemble du chantier, un chantier important où travaillent six ou sept corps de métier. C'est quatre cents ans d'histoire. Dans les strates du château Saint-Louis, on peut voir à la fois des dalles du début de la construction sous le régime français et un four à pain de l'époque anglaise. » Et c'est ainsi que, solidement harnachés, le cinéaste et son assistant s'élèvent dans les airs à bord d'une grue d'une portée d'une vingtaine de mètres. Mais c'est le moment où la journaliste de *Séquences* doit rentrer à Montréal. Ce tournage, qui aura été une véritable leçon d'histoire, se poursuivra jusqu'au 28 juillet. Un dernier tournage est prévu pour l'automne.